Littéral, non littéral, figuré

Literal, non-literal, figurative

Michele Prandi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2149>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2000

Pagination : 17-38

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michele Prandi, « Littéral, non littéral, figuré », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 35 | 2000, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2149>

Michele PRANDI
Université de Pavie
mprandi@unipv.it

Littéral, non littéral, figuré

De Quintilien à Fontanier au Groupe μ , de Dumarsais à Black, la plupart des auteurs associent les figures de sens à l'idée d'un sens figuré, et donc d'un changement de signifié qui frappe certains mots ou expressions dans l'usage figuré. Dans une métaphore comme *Pratarident*, par exemple, le mot *rire* prendrait un sens nouveau, figuré, qui s'écarterait de son sens littéral.

Si pour Quintilien le trope « est le transfert d'une expression de sa signification naturelle et principale à une autre¹ », pour Dumarsais (1988 : 73) « un mot pris dans un sens métaphorique perd sa signification propre et en prend une nouvelle », et c'est de ce mécanisme de changement de sens que Todorov (1970) et le Groupe μ (1970) ont prétendu mettre à nu l'économie sémique. Pour Fontanier (1968 : 39), « Les tropes sont certains sens plus ou moins différens du sens primitif, qu'offrent, dans l'expression de la pensée, les mots appliqués à de nouvelles idées ». Black (1954/1962 : 39) définit la topographie de la métaphore comme coexistence *in praesentia* d'un cadre littéral et d'un foyer auquel on attribue « a new meaning » différent de son sens « in literal uses² ».

1 Quintilien, *Institution oratoire*, Tome V, Texte latin et traduction par J. Cousin, Les Belles Lettres, Paris, 1978.

2 Il vaut la peine de citer le passage-clé de Black, qui a exercé une grande influence sur la métaphorologie contemporaine. Black est en train d'éclairer l'idée d'« interaction » élaborée par Richards (1936), l'appliquant à la métaphore *The poor are the negroes of Europe* : « in the given context the focal word 'negroes' obtains a new meaning, which is not quite its meaning in literal uses, nor quite the meaning which any literal substitute would have. The new context (the 'frame' of the metaphor, in

Dans tous les cas cités, les prédicats *littéral* et *figuré* s'appliquent au signifié des expressions linguistiques : on oppose le sens littéral au sens figuré comme si les concepts de littéral et de figuré identifiaient des propriétés inhérentes du contenu des expressions — comme s'il y avait des mots et des expressions au sens littéral, et des mots et des expressions au sens figuré. L'hypothèse que je défends dans cet essai refuse le point de vue traditionnel, ses présupposés et ses implications pour la description du domaine figuré et du discours en général. D'après cette hypothèse, des prédicats comme *littéral* et *figuré* s'appliquent non pas au signifié des expressions simples ou complexes, mais à leur interprétation dans le discours comme signaux de messages contingents. La reformulation proposée permet par ailleurs de valoriser un certain nombre d'intuitions justes qui trouvent dans l'idée de sens figuré une formulation incorrecte.

1. Du signifié à l'interprétation

L'idée de sens figuré peut être critiquée à deux niveaux, pour ce qu'elle affirme et pour ce qu'elle présuppose, ou, si l'on veut, pour des raisons d'adéquation descriptive et pour des raisons de cohérence.

Au niveau de l'adéquation descriptive, l'idée de sens figuré se base sur une double confusion, à savoir sur une confusion entre création métaphorique et catachrèse lexicale, et sur la confusion entre une dérive irréversible de la signification d'un mot ou d'une expression en diachronie et le transfert conflictuel mais réversible d'un mot ou d'une expression dans un domaine conceptuel étranger en synchronie.

Entre changement de sens et création métaphorique il y a incompatibilité. Dans la mesure où un changement de sens investit effectivement le foyer d'une expression métaphorique, la métaphore ne peut pas être reçue comme un acte créateur qui met en question l'identité d'un sujet de discours, mais comme une façon partagée de catégoriser de manière cohérente ce sujet de discours. Dans la catachrèse *verser l'argent*, le verbe *verser* subit une extension de sens qui lui fait acquérir

my terminology) imposes extensions of meaning upon the focal word [...] for the metaphor to work the reader must remain aware of the extension of meaning — must attend to both the old and the new meanings together ».

une acception nouvelle. De ce fait, l'identité de l'argent n'est pas touchée — l'argent qu'on verse n'en devient pas plus liquide pour autant, et, s'il l'est, il l'est dans une acception à son tour métaphorique. Dans une expression comme *Le soleil versait à grands flots sa lumière sur le Mont Blanc* (H. B. de Saussure), au contraire, le verbe *verser* garde intact son signifié, et c'est grâce à cela que son emploi avec la lumière comme objet produit une métaphore. L'emploi figuré ne consiste donc pas à transférer une expression « de sa signification naturelle et principale à une autre », mais à transférer une expression et son contenu d'un domaine conceptuel cohérent à un domaine conflictuel, ce qui implique que « metaphors mean what the words, in their most literal interpretation, mean, and nothing more » (Davidson 1978/1984 : 245). Si le foyer *verser* acquérait effectivement une nouvelle signification, la métaphore ne porterait plus un défi à l'identité de la lumière, proposant au lecteur l'étrange image d'une lumière liquide. La lumière entrerait dans le domaine d'objets cohérents de *verser* tout en restant la lumière qui nous est familière, car « It is the fate of catachresis to disappear when it is successful » (Black 1954/1961 : 33).

Le changement effectif de signification, d'autre part, s'inscrit irréversiblement dans l'histoire et dans la valeur d'un mot ou d'une expression, alors que le travail conceptuel de la métaphore vive n'y laisse aucune trace. L'acception bancaire appartient désormais à l'histoire du mot *verser* et au répertoire de ses emplois codifiés, ce qu'on ne peut pas dire de son emploi pour la lumière. Ce n'est donc qu'en présence de catachrèses que l'expression *sens métaphorique* acquiert un signifié cohérent comme abrégé d'une expression telle que *sens irréversiblement acquis par un mot ou une expression par voie d'extension métaphorique*.

Mais cela dit, l'idée de sens figuré et l'idée corrélatrice de sens littéral peuvent être critiquées à un niveau plus profond, de cohérence : avant de se demander, à propos d'une expression donnée, si son signifié est littéral ou figuré, il faut se demander si des prédicats tels que « littéral » et « figuré » s'appliquent de manière cohérente à un concept comme le signifié.

Des prédicats comme *littéral* et *figuré* désignent des propriétés applicables à des relations. Un signifié complexe peut être défini comme un réseau de relations entre signifiés atomiques. S'il contient

des relations et admet d'entrer comme terme dans des relations, un signifié, toutefois, n'est pas en lui même une relation. Du signifié d'une expression linguistique complexe, et en particulier du signifié d'une phrase, on ne peut prédiquer de manière cohérente que des propriétés inhérentes : un signifié peut être défini, par exemple, comme cohérent, incohérent ou contradictoire, univoque ou ambigu, déterminé ou indéterminé, et ainsi de suite. Le signifié d'une expression comme *Jean dort*, par exemple, est cohérent, alors que le signifié de *Dorment les sommets des montagnes* (Alcmène) est incohérent. Le signifié de *Jean dort et ne dort pas* est contradictoire, celui de *J'ai fait écrire une lettre à Jean* est ambigu, et celui de *La mélancolie des soleils couchants* (Verlaine) est relativement indéterminé, et ainsi de suite.

S'ils ne s'appliquent pas à la structure des signifiés complexes, des prédicats comme *littéral* et *figuré* s'appliquent de manière cohérente à une relation engageant le signifié d'une expression comme l'un de ses termes, et plus particulièrement à la relation d'interprétation, qui relie une expression linguistique signifiante, et notamment son signifié, à une valeur contingente de message.

Dans l'hypothèse que je défends, une expression signifiante complexe — et notamment un énoncé comme *token* d'une phrase — fonctionne dans la communication comme l'indice d'un message occasionnel.

D'après la définition d'Aristote, un indice (*semeion*) est une proposition qui vaut comme prémisse d'une inférence (cf. Manetti 1987). L'inférence et l'indexicalité représentent les deux volets d'une seule et même relation : si q est inféré de p, cela veut dire que p est interprété comme indice de q. La relation d'indication et son développement inférentiel ne sont pas des phénomènes spécifiques du discours, mais renvoient à des stratégies sémiotiques et cognitives plus générales, qui sont prêtes à être transférées dans le domaine de la communication verbale. C'est un fait que tant le contenu d'une expression prise comme vraie que le contenu d'une perception directe peuvent également déclencher un procès inférentiel. Si je vois que les fenêtres de Jean sont ouvertes, je peux inférer qu'il est rentré chez lui exactement comme je le ferais si quelqu'un me disait cela.

L'idée qu'une expression linguistique signifiante fonctionne dans l'échange communicatif comme indice d'un message occasionnel est

formulée indépendamment par Husserl et Malinowski. Husserl (1900/1962 : 40) écrit que « toutes les expressions fonctionnent dans le discours communicatif comme des indices (*Anzeigen*). Pour l'auditeur, elles font fonction de signes des 'pensées' de celui qui parle ». Et Malinowski (1923/1952 : 37) semble lui faire écho : « each verbal statement by a human being has the aim and function of expressing some thought or feeling actual at that moment and in that situation, and necessary for some reason or other to be made known to another person or persons ».

Les expressions linguistiques — les symboles d'Aristote et Peirce et les signes de Saussure — sont caractérisées par la présence d'un signifié dont la structure est indépendante des différentes occasions d'emploi. Les indices, pour leur part, ne sont des signes que dans la mesure où ils sont utilisés dans des occasions données pour attirer l'attention d'un destinataire sur quelque chose. La distinction entre symboles et indices, cependant, n'est pas à prendre comme un critère pour classer les signes dans des catégories exclusives. Prise en ce sens, elle serait destinée à l'échec. S'il est facile de rencontrer de purs indices — comme le doigt pointé, par exemple — il est presque impossible de rencontrer dans l'expérience quotidienne, en dehors des travaux de linguistique, de pures expressions, car les expressions réellement produites dans la communication humaine sont en fait utilisées comme indices.

Une fois que nous avons défini la relation d'interprétation comme la relation qui consiste à relier une expression signifiante, pourvue d'un signifié donné, et une valeur contingente de message qui lui est confiée dans une occasion d'emploi contingente, il est clair que les attributs de *littéral*, *non littéral* et *figuré* définissent une qualité de cette relation.

2. L'espace interne de la communication : interprétation littérale et non littérale

Une expression signifiante reçoit une interprétation littérale si le destinataire décide que le message intentionné ne contient rien de plus que le signifié de l'expression. Elle reçoit une interprétation non littérale si le destinataire décide que le message présente un contenu indépendant, qui doit être relié sur place au signifié de l'expression par une chaîne inférentielle motivée contextuellement. L'interprétation

figurée n'est, de ce point de vue, qu'un type d'expression non littérale aux propriétés spécifiques.

2.1. Le message prend le signifié de l'expression comme contenu : l'interprétation littérale

La coïncidence entre signifié et message occasionnel documentée par l'interprétation littérale n'est pas une propriété de l'expression, comme l'idée de signifié littéral le suggère, mais l'issue d'un acte d'interprétation tout aussi contingent qu'un acte d'interprétation non littérale. Les raisons qui, dans des circonstances données, poussent un destinataire vers une interprétation littérale — à savoir, vers la conclusion que le signifié de l'expression ne nécessite aucun développement pour atteindre le message visé — sont essentiellement les mêmes qui l'amènent, dans des circonstances différentes, vers une interprétation non littérale : dans les deux cas, le destinataire évalue le contenu de l'expression sur le fond d'un champ d'interprétation donné³. Une interprétation littérale est justifiée si cette évaluation donne un résultat positif. Dans le cas contraire, il faudra atteindre le message pertinent par inférence. Tant l'identité entre signifié et message que leur dissociation, en d'autres termes, sont des cas particuliers de leur altérité essentielle et de leur connexion indexicale et contingente.

Si nos remarques sont vraies, le clivage entre le littéral et le non littéral n'est qu'un clivage contingent, alors que le clivage essentiel se situe entre le signifié d'une expression complexe, formé par un réseau de relations fondées sur des structures grammaticales et conceptuelles systématiques, et sa valeur de message, qui est l'issue d'un acte d'interprétation contingent. Le lien entre un signifié et un message, qu'il résulte immédiatement d'une interprétation littérale ou qu'il se situe au terme d'un long chemin inférentiel, éloigné du signifié de l'expression, est toujours une relation contingente d'ordre indexical, définie par une co-occurrence contingente de facteurs.

Une fois que nous avons éclairé ce point, nous avons cependant le sentiment de n'avoir isolé qu'un volet de la question. En effet, s'il est vrai que l'interprétation non littérale jouit du privilège épistémologique d'offrir à l'observation dans les meilleures conditions le lien indexical

3 Pour la notion de champ d'interprétation, je renvoie à Prandi (1992 : *Interlude*).

et contingent entre le signifié et le message, l'interprétation littérale jouit du privilège pratique de représenter l'option non marquée dans les actes de communication réels. En fait, l'emploi des expressions linguistiques dans la communication, et notamment lors de l'échange direct face à face, est systématiquement associé avec une forte implication selon laquelle le message tend à être assumé en première instance, et jusqu'à preuve du contraire, comme coïncidant avec le signifié de l'expression. Cette idée juste, qui fournit sa base intuitive au concept de signifié littéral comme privilège de certaines expressions, peut être formulée de manière cohérente en termes d'interprétation : l'interprétation littérale représente pour un interlocuteur l'option privilégiée, qu'il est prêt cependant à laisser tomber en faveur d'une interprétation détournée si l'interprétation littérale n'est pas cohérente avec les données contextuelles et cotextuelles.

2.2. Le message a un contenu autonome : l'interprétation non littérale

Notre expérience d'usagers de la langue nous a familiarisés avec une riche typologie de conflits entre le signifié des expressions et les données contextuelles, qui poussent la quête de la cohérence du message⁴ bien loin du signifié des expressions vers une interprétation non littérale. Dans ces cas, le message perd toute relation systématique et prévisible avec le contenu des expressions et prend un contenu autonome, relié avec le signifié par une chaîne contingente d'inférences. L'interprétation figurée n'est ni le seul cas d'interprétation non littérale ni le cas le plus révélateur. Elle n'est qu'un cas particulier, qui partage avec les autres cas les propriétés qualifiantes et s'en distingue par des caractéristiques exclusives.

4 Comme Conte (1988) le souligne, la cohérence comme propriété positive de la relation entre un énoncé et un cotexte ou un contexte et, plus généralement, comme propriété d'un texte (angl. *coherence*), doit être distinguée de la cohérence en tant qu'absence de conflit, qui est une propriété négative interne au contenu d'un énoncé (angl. *consistency*). Alors que l'absence de conflit n'est pas une propriété essentielle d'une expression, comme le prouve la présence de tropes dans les textes et dans les discours, la cohérence au sens positif « è non una *qualitas* dei testi, ma la *quidditas* dei testi, la costitutiva condizione della loro testualità » (Conte 1988 : 29). Si une expression conflictuelle est une expression signifiante de plein droit, une séquence incohérente d'énoncés n'est pas un texte.

2.2.1. *L'interprétation non littérale en dehors du figuré*

Ce qui pousse le destinataire d'un énoncé vers une interprétation non littérale est le manque de cohérence entre le signifié de l'expression et le paysage communicatif qui l'accueille. Or, il est évident qu'un tel manque de cohérence n'est pas la prérogative exclusive des expressions tropiques, mais peut intéresser en principe tout énoncé engagé dans la communication, qui de ce fait entre en relation avec un cotexte ou un contexte.

Imaginons une petite scène domestique. Marie demande où est le chat, et Jean répond que la fenêtre est ouverte. Cette information est vraie, mais aussi ouvertement non pertinente, parce qu'elle brise la continuité thématique requise à une réponse cohérente. En dépit de cela, si Marie sait que la fenêtre représente une voie de fuite habituelle pour le chat, elle infère facilement de l'énoncé sur la fenêtre une information pertinente sur le chat — il s'est peut-être enfui par la fenêtre. Dans les limites de cette situation de discours particulière, et sur le fond d'un champ d'interprétation partagé, l'énoncé incohérent sur la fenêtre est correctement interprété comme l'indice d'un message cohérent et pertinent sur le chat⁵. Grâce à sa banalité même, l'exemple montre que l'interprétation non littérale a une place dans l'horizon de tout énoncé investi dans la communication ; son intérêt réside précisément dans l'absence de toute raison structurale interne à l'énoncé qui pousse vers une interprétation non littérale.

2.2.2. *L'interprétation figurée : l'exemple de la métaphore*

Les exemples les plus intéressants de métaphores sont représentés par des signifiés complexes qui contiennent dans leur contenu un conflit entre concepts. Ce conflit relève tantôt des grandes catégories ontologiques qui encadrent notre comportement cohérent, comme en (1), tantôt de connaissances très générales et partagées concernant les états du monde tel qu'il nous apparaît, comme en (2), et tantôt des connaissances tout à fait occasionnelles portant sur les êtres, comme en (3) :

5 La cohérence au sens positif, comme propriété constitutive d'un texte, n'est pas une relation entre signifiés d'énoncés, mais une relation entre messages interprétés. Cf. Coates (1994 : 40) : « The analysis of naturally-occurring conversation is a challenge to the analyst because spontaneous speech often appears *incoherent*. Yet, insofar as the internal evidence of these texts is that they were successful [...] we have to treat such texts as *coherent* ».

1. Dorment les sommets des montagnes (Alcmane)
2. Une mer de blé
3. J'ai été opéré par un charcutier

Les montagnes ne sont pas considérées, dans notre ontologie naturelle partagée, comme des êtres vivants, et par conséquent il est incohérent de leur attribuer le sommeil. L'idée d'une mer de blé s'oppose à nos connaissances partagées sur la mer et le blé. L'appellation de charcutier, finalement, ne s'accorde pas à ce que nous savons du référent, qui est un chirurgien.

Les énoncés conflictuels, et en particulier les énoncés comme (1), dans lesquels le conflit est immédiatement détecté sur la base de structures conceptuelles partagées, semblent naturellement destinés à une interprétation non littérale. Si cela est vrai, qu'est-ce qui nous empêche d'attribuer directement à une propriété structurale de leur signifié la vocation pour l'interprétation figurée, et donc de parler tout simplement d'un signifié figuré ?

En fait, les énoncés conflictuels n'imposent pas, en tant que tels, une interprétation figurée. Tout énoncé conflictuel admet au contraire une interprétation littérale à la seule condition de se référer à un monde différent du nôtre, régi par une constitution conceptuelle différente — qui par exemple catégorise les montagnes parmi les vivants — ou simplement fabriqué d'une autre façon — où le blé pousse dans la mer, par exemple. Ce qui pousse vers une interprétation figurée, ce n'est donc pas directement la présence d'un conflit dans le signifié de l'expression, mais l'incohérence de ce contenu conflictuel avec un cotexte ou un contexte qui porte indiscutablement sur notre monde. Dans un cotexte ou dans un contexte portant sur un monde étranger au nôtre, l'énoncé conflictuel admet sans difficulté une interprétation littérale. Les fables de Phèdre, par exemple, construisent un monde où les animaux sont autorisés à parler ; de ce fait, les énoncés décrivant la parole des animaux admettent sans difficulté une interprétation littérale.

Ce qui est pertinent pour l'interprétation figurée, ce n'est donc pas immédiatement la structure conflictuelle de l'énoncé, mais la nécessité d'intégrer de manière cohérente son contenu de message dans un cotexte ou un contexte. Mais si cela est vrai, les raisons qui poussent vers l'interprétation non littérale d'un énoncé au signifié conflictuel —

par exemple *Dorment les sommets des montagnes* — sont les mêmes qui poussent vers l'interprétation non littérale d'un énoncé au signifié non conflictuel — par exemple *La fenêtre est ouverte*. Avant d'examiner ses propriétés spécifiques, il est donc bon de rappeler que l'interprétation figurée n'est qu'un cas particulier d'interprétation non littérale, qui partage les caractéristiques de fond de l'interprétation non littérale en général, et notamment sa motivation, à savoir un manque de cohérence entre le signifié de l'énoncé et le paysage communicatif qui l'accueille. Bien sûr, un signifié complexe non conflictuel a davantage de chances de recevoir une interprétation littérale qu'un signifié conflictuel. Mais cela n'implique ni que le contenu conflictuel soit irréversiblement voué à une interprétation non littérale ni que l'interprétation littérale soit irréversiblement inscrite dans la structure même du contenu non conflictuel.

3. Les caractères spécifiques de l'interprétation figurée

Jusqu'à présent, nous avons examiné ce que l'interprétation figurée partage avec toute interprétation non littérale : tel qu'il se présente, le contenu linguistique d'une expression n'est pas cohérent avec le paysage communicatif qui l'accueille, ce qui pousse le destinataire à la quête d'un contenu autonome de message par voie d'inférence. Maintenant, nous sommes prêts à revenir sur l'interprétation figurée pour isoler ses caractères spécifiques et exclusifs. Et c'est à ce point que nous sommes en mesure d'apprécier ce qu'il y a de juste dans l'idée de signifié figuré.

L'interprétation figurée se caractérise par rapport à l'interprétation non littérale générique sur la base de deux propriétés exclusives qui concernent l'une la structure sémantique de l'énoncé à interpréter, et l'autre le décalage entre signifié et message dans l'interprétation. L'interprétation figurée peut être définie d'une part comme l'interprétation non littérale d'un contenu complexe conflictuel, et de l'autre comme un type d'interprétation non littérale qui impose une forme interne et un contenu spécifique au décalage entre signifié et message.

Une telle définition rend doublement justice à la distinction traditionnelle entre les tropes ponctuels — les « tropes en un seul mot » de Fontanier — et les tropes diffus, ou « tropes en plusieurs mots ». Dans

les premiers, un foyer incohérent s'oppose à un cadre cohérent avec le cotexte, alors que dans les deuxième c'est tout un énoncé qui reçoit une interprétation figurée — le « sens spirituel » de la tradition — sur la base d'un conflit qui l'oppose au cotexte. Or, le premier volet de notre définition — la présence d'un conflit dans le signifié de l'expression à interpréter — ne concerne que les tropes ponctuels, dont la topographie oppose *in praesentia* un cadre et un foyer. Le second volet, qui a fourni à toute classification des tropes sa matière première, intéresse tant les tropes ponctuels que les tropes diffus. Mais comme la forme interne et le contenu du décalage entre signifié et message dépend de la localisation du conflit et le cas échéant de sa structure interne, la distinction entre tropes ponctuels et tropes diffus conserve toute sa pertinence.

3.1. Interprétation figurée et conflit conceptuel

Les tropes diffus « en plusieurs mots » sont des énoncés complets ou même des chaînes d'énoncés dont le contenu, tout en étant incohérent avec le cotexte ou le contexte, ne présente aucun conflit interne⁶. Le conflit se déplace entièrement de la structure interne du contenu complexe de l'énoncé à la relation entre ce contenu et le cotexte. Un exemple est l'allégorie :

Ecce exiit qui seminat, seminare. Et dum seminat, quaedam ceciderunt secus viam, et venerunt volucres caeli, et comederunt ea. Alia autem ceciderunt in petrosa, ubi non habebant terram multam : et continua exorta sunt, quia non habebant altitudinem terrae, sole autem orto aestuaverunt : et quia non habebant radicem, aruerunt. Alia autem ceciderunt in spinas : et creverunt spinae, et suffocaverunt ea. Alia autem ceciderunt in terram bonam : et dabant fructum, aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud trigesimum. Qui habet aures audiendi, audiat. (Mathieu)

En tant qu'énoncés au contenu cohérent, les tropes diffus se comportent, de ce point de vue, comme tout énoncé qui sollicite une

6 Comme l'écrit Fontanier, « Ils n'offrent pas, comme les Tropes en un seul mot, une simple idée, mais une pensée, qu'ils présentent avec plus ou moins de déguisement ou de détour. Ils consistent, par conséquent, dans toute une proposition ».

interprétation non littérale sur la base d'un conflit avec le contexte. C'est pour cette raison que les conceptions pragmatiques radicales, qui essaient de ramener l'interprétation des tropes dans le courant principal de l'interprétation des énoncés dans la communication, attribuent aux tropes diffus la valeur d'un modèle⁷.

Les tropes ponctuels « en un seul mot » sont par contre des tropes dont le foyer ne s'étend que sur un segment de la phrase. Ces tropes doublent l'incohérence avec le contexte d'un manque de cohérence interne — d'un conflit ouvert dans le contenu — qui fournit à l'interprétation figurée une motivation indépendante et indiscutablement assez forte : à la seule condition qu'il porte sur notre monde partagé, l'énoncé conflictuel exige une interprétation non littérale. Sur la base de telles réflexions, nous voyons se profiler une solidarité manifeste entre « cohérent » et « littéral » d'une part, et entre « conflictuel » et « figuré » de l'autre. Si un signifié cohérent encourage une interprétation littérale, un signifié conflictuel encourage une interprétation figurée, et n'admet l'interprétation littérale qu'en deuxième instance, si le cotexte se réfère à un monde étranger. Or, c'est certainement cette double affinité élective qui pousse les rhétoriciens traditionnels et récents à définir par brachilogie comme *littéral* un signifié qui encourage une interprétation littérale, et *figuré* un signifié qui encourage une interprétation figurée. Sur ces prémisses, l'intuition relative au rapport entre ponctuel, conflictuel et figuré peut être facilement formulée d'une façon rigoureuse : au lieu de dire que le trope ponctuel oppose un foyer figuré à un cadre littéral, il suffit de dire que le trope transfère dans un cadre conceptuel donné, cohérent avec l'isotopie du discours, un foyer conflictuel — incohérent dans les cas les plus intéressants — et que le conflit encourage une interprétation figurée.

7 Un exemple est fourni par Perrin (1996). Dans le cadre d'une « conception résolument pragmatique des énoncés tropiques », il n'y a aucune différence essentielle entre les tropes diffus et les tropes ponctuels, que Perrin (1996 : 15) appelle « figures de pensée » : « De fait, s'il est à mes yeux tout à fait légitime de rapprocher l'ironie de la métaphore et surtout de l'hyperbole, c'est que précisément les tropes ne sont jamais autre chose que ce que les Anciens ont défini comme des figures de pensée. L'erreur fondamentale des rhétoriciens n'était pas de rapprocher l'ironie de la métaphore et d'en faire une figure de rhétorique, mais bien d'opposer les tropes dans leur ensemble aux figures de pensée ».

3.2. Forme interne et contenu de l'interprétation figurée

Une interprétation non littérale et non figurée se caractérise par une ouverture en principe totale — par l'absence de contraintes et de rails qui limitent le jeu des inférences : la pure relation indexicale est façonnée sur place par la constellation contingente et imprévisible des facteurs constitutifs du champ d'interprétation. Or, ce qui nous frappe immédiatement dans le discours figuré, c'est le fait que la nébuleuse hétérogène des interprétations se laisse réduire en principe, sinon toujours dans les faits, à une typologie différenciée et caractérisée, qui a toujours fait l'objet de classifications et de descriptions. Certes, le contenu empirique des différentes descriptions, pour ne pas parler de certains excès classificatoires, s'expose à d'innombrables réserves. Cependant, personne ne peut raisonnablement contester l'évidence d'une typologie différenciée des interprétations figurées — par exemple, la pertinence d'une distinction entre métonymie et métaphore sur la base de différences de structure dans la forme et dans le contenu.

Si la question de l'interprétation figurée est vue sous cet angle, les tropes diffus se caractérisent du fait qu'ils modèlent directement le décalage entre le signifié d'une expression et un message contingent, lié à la collocation dans un contexte ou un cotexte spécifique. L'allégorie est un exemple clair : un énoncé qui décrit de manière cohérente l'acte de semer de la graine sur différents terrains est interprété comme s'il décrivait un procès tout à fait étranger, à savoir l'acte de transmettre la parole divine à des oreilles différemment sensibles. Dans l'espace indéfiniment ouvert de la relation indexicale, les tropes diffus insinuent un éventail reconnaissable de motivations d'ordre conceptuel. L'allégorie remplit l'espace entre le signifié de l'expression et le message occasionnel d'une relation d'analogie projective. Les cas les plus typiques d'ironie imposent au même décalage une relation antiphrastique. Dans l'hyperbole, le contenu de l'expression amplifie le contenu du message, que l'interprétation s'efforce de réduire à ses dimensions réelles⁸, et ainsi de suite.

Pour les tropes ponctuels la question de l'interprétation se pose à deux niveaux. D'une part, un énoncé métaphorique, synecdochique ou métonymique est prêt à se charger globalement, comme tout énoncé,

8 Sur l'hyperbole et l'ironie, voir Perrin (1996).

d'une valeur de message distincte de son contenu linguistique. Quel que soit le contenu du message que Pascal confie à la métaphore de l'homme roseau — *L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant* — il ne saurait certainement se réduire à une manipulation portant sur le foyer *roseau*. Quand Zola dit d'un monsieur *qu'il épouserait une grosse dot*, la force polémique de son message va bien au-delà de la restauration du rapport actanciel entre la fille et la dot. En même temps, on ne peut pas nier que dans un trope ponctuel ce n'est pas directement la relation entre signifié et message qui reçoit une forme et un contenu spécifiques, mais une relation ou, en quelques cas, un réseau de relations, dont la portée est plus limitée, et se situe à l'intérieur du contenu de l'énoncé. Si nous arrivons à isoler cette famille de relations, nous sommes en mesure de justifier le privilège accordé non seulement dans la tradition, mais aussi dans la plupart des réflexions contemporaines, aux tropes ponctuels, opposant *in praesentia* un foyer conflictuel à un cadre cohérent.

Dans la tradition, le supplément de structure qui caractérise le trope ponctuel est identifié avec une corrélation paradigmatique *in absentia* entre le foyer, responsable du conflit, et un double cohérent : l'expression *ce bouleau*, par exemple, se réfère à une fille. Dans les conceptions interactives et cognitives, il est identifié avec une relation syntagmatique *in praesentia* entre un sujet de discours primaire et un sujet subsidiaire introduit par le foyer, qui donne une définition conflictuelle du sujet primaire : *L'homme est un roseau*. Dans les deux cas, le présupposé est que la relation constitutive du trope inclut le foyer comme l'un de ses termes. Dans la suite de cet essai, je voudrais montrer que ce présupposé n'est pas généralement vrai, et que la forme interne du trope ponctuel, à la différence de la forme interne du trope diffus, est indissociable de la structure de l'expression tropique, et en particulier de la structure grammaticale et des propriétés conceptuelles du foyer.

Le premier point qu'il faut souligner n'a pas reçu dans l'analyse des tropes l'attention qu'il mérite : la relation constitutive du trope est axée sur le foyer si et seulement si ce foyer admet un double virtuel, et donc, à la rigueur, s'il est remplaçable par ce double. Dans les cas où le foyer n'est pas remplaçable, la structure du trope ne se laisse pas réduire à une relation binaire axée sur le foyer. La question de la remplaçabilité du foyer, à son tour, est strictement liée à sa structure conceptuelle, en

particulier à sa nature classificatoire ou relationnelle. En gros, les noms saturés dénotent des concepts classificatoires, alors que les verbes, les adjectifs, et les noms non saturés dénotent des concepts relationnels.

Un nom saturé dénote un concept qui classe des entités individuelles et des instances de substance. Un nom comme *bouleau*, par exemple, identifie une catégorie d'arbres. Une métaphore qui prend comme foyer un terme classificatoire peut donc être définie comme un acte de classification conflictuel. La classification est directe lorsque le nom foyer occupe la position prédicative — *Cette fille est un bouleau* — alors qu'elle est indirecte lorsque le foyer occupe la position référentielle : *J'ai vu un bouleau* se référant à une fille. Dans les deux cas, le foyer *bouleau* présente par définition une alternative cohérente — la fille. Dans le premier, le foyer et sa contrepartie virtuelle entrent dans un rapport paradigmatique *in absentia* potentiellement substitutif : au lieu de *bouleau*, on aurait pu employer un autre désignateur — par exemple *fille* — sans compromettre la fonction d'identification. Dans le second, le foyer et sa contrepartie cohérente entrent dans un rapport syntagmatique *in praesentia* — tant *fille* que *bouleau* figurent dans l'expression *Cette fille est un bouleau* — qui exclut la substitution : si *bouleau* est remplacé par *fille*, la métaphore et la prédication disparaissent en même temps — l'énoncé se change en tautologie.

Les deux formes internes du conflit que nous avons isolées — à savoir la relation syntagmatique *in praesentia* et la corrélation paradigmatique *in absentia* — sont partagées tant par la métaphore que par la métonymie et la synecdoque, qui se distinguent par une différence dans le contenu de la relation.

Lorsque le foyer est occupé par un terme relationnel — typiquement, par un verbe — le paysage se simplifie sur le plan de la typologie mais se complique sur le plan de la structure. Il se simplifie parce que les concepts relationnels ne sont accessibles qu'à la métaphore⁹. Il se complique parce que le transfert d'un terme relationnel crée un réseau complexe de rapports qui entraîne de façon variable les différents termes de chacune des relations engagées.

Un verbe a deux fonctions : identifier une catégorie de procès — par exemple le chant ou le rêve — et entraîner des référents dans la struc-

9 J'ai critiqué l'idée d'une relation métonymique entre verbes in Prandi (1998a).

ture d'un procès : par exemple, attribuer à un être humain le rêve ou l'action de chanter. Cela veut dire que deux fonctions sont accessibles à un verbe métaphorique : il peut opérer une catégorisation conflictuelle d'un procès — un acte de parole, par exemple, est décrit comme un chant — ou entraîner dans un procès des actants conflictuels — par exemple, attribuer un rêve à un être inanimé comme la lune. Les différentes expressions métaphoriques que nous pouvons construire autour d'un verbe mélangent différemment ces deux fonctions, et reçoivent des structures différentes, se disposant idéalement le long d'une échelle dont les échelons principaux sont exemplifiés par les énoncés suivants :

1. Anne chante (dans l'interprétation où elle parle harmonieusement)
2. La mer mugit
3. La lune rêve

Dans la métaphore (1) le verbe *chanter*, construit avec un sujet cohérent, catégorise métaphoriquement un procès étranger mais à son tour cohérent avec le sujet — un acte de parole. Du fait de la cohérence avec le sujet, le potentiel relationnel du verbe n'est pas investi dans la métaphore. Par conséquent, la structure de la métaphore rentre dans le type le plus simple : un paradigme opposant le foyer avec un double qui est en même temps un substitut virtuel.

Dans la métaphore (2), le verbe *mugir* est construit avec un actant conflictuel, mais catégorise en même temps un procès en tant que tel cohérent avec le sujet — le bruit. La métaphore réalise un équilibre parfait entre la composante relationnelle — l'attribution au sujet d'un procès conflictuel — et la composante classificatoire — la catégorisation conflictuelle d'un procès. Sa structure atteint par conséquent le maximum de complexité : une relation conflictuelle *in praesentia* entre le sujet et le verbe se double de deux paradigmes : le foyer *mugir* entre dans une corrélation paradigmatisée potentiellement substitutive avec un double cohérent — le bruit ; étant saturé par un sujet conflictuel, le verbe projette sur celui-ci — sur la mer — son sujet solidaire — le bovin — formant un second paradigme. À la différence du paradigme axé sur le foyer, le paradigme axé sur le sujet n'est pas potentiellement substitutif — l'énoncé porte sur la mer et pas sur un bovin — mais fournit sa charpente formelle à une interaction potentielle : le bovin est

prêt à agir sur la mer comme un sujet de discours subsidiaire, et donc comme un modèle ou un filtre.

Dans la métaphore (3), le verbe *rêver* est construit avec un actant incohérent dans un sens strict¹⁰. Cela empêche d'interpréter immédiatement *rêver* comme la catégorisation conflictuelle d'un procès cohérent avec la lune. Le verbe projette donc sur la lune un sujet subsidiaire coïncidant avec son sujet cohérent — l'être humain capable de rêver, qui humanise la lune — en l'absence de toute pression substitutive sur le foyer. Certes, on peut toujours imaginer que le verbe *rêver* n'est qu'une façon oblique de se référer à un procès cohérent avec la lune — par exemple à une nuance de sa lumière — ouvrant le foyer à une substitution ponctuelle. Toutefois, ce qui est pertinent n'est pas le fait qu'on peut toujours décider de remplacer un foyer à tout prix, mais le fait qu'on n'est pas obligé de le faire — que la métaphore ne nous demande pas de le faire pour être une métaphore.

Le verbe métaphorique dont le foyer ne reçoit pas un double cohérent est une métaphore extrême, dont la structure renverse un certain nombre d'idées reçues sur la métaphore. Comme il ne dispose pas d'un double cohérent, le foyer n'entre pas directement dans l'interaction mais y participe indirectement, projetant un double conflictuel — l'être humain — sur son propre sujet — sur la lune. Comme le foyer est le seul segment d'une métaphore qui soit soumis, le cas échéant, à une pression substitutive, une interaction qui n'engage pas le foyer n'est pas simplement une option parmi d'autres — une alternative valorisante à une réduction substitutive ou à une atténuation comparative du conflit conceptuel — mais la seule option admise.

Toute la variété des structures que nous avons examinées échappe à la description si les tropes ponctuels ne sont pas considérés dans leur spécificité et si la présence d'un conflit dans leur contenu n'est pas explicitement thématisée. Pour les tropes ponctuels, il n'est pas vrai du tout que « les contraintes qui président à la construction des phrases et au choix des mots sont tout à fait en deçà de ce qui entraîne une interprétation tropique de leurs énoncés en contexte » (Perrin 1996 : 9). Au contraire, la présence d'un conflit produit un surplus de structure dans

10 L'incohérence comme conflit conceptuel irréversible s'oppose à la rupture d'une solidarité lexicale, qui crée un conflit réversible : cf. Prandi (1998b).

le contenu, et comme les différentes structures interagissent différemment avec l'interprétation discursive des tropes, leur étude permet de saisir des aspects de détail de l'interprétation qui échappent à une approche « résolument pragmatique ».

D'une part, des variables structurales comme la forme syntagmatique, paradigmaticque ou complexe du conflit, la disponibilité d'un double cohérent du foyer, la position du foyer dans la structure, affectent le travail interprétatif. Considérons quelques cas.

Une métonymie ou une synecdoque *in absentia* et une métonymie ou une synecdoque *in praesentia* ne s'interprètent pas de la même façon. Dans le cas de la structure *in absentia*, le premier pas de tout chemin interprétatif consiste nécessairement à identifier le sujet du discours primaire caché par le foyer. Si nous lisons que quelqu'un a épousé une dot, il faudra tout d'abord réintégrer dans le discours le référent pertinent — la femme — pour restaurer sa relation avec la dot, car l'énoncé porte tant sur la dot que sur la femme et sur leur relation. Dans la structure *in praesentia*, qui donne expression linguistique au sujet primaire, c'est la copule qui subit une pression substitutive visant la restauration de la relation cohérente entre le foyer et son double : *Le gaz naturel est un ciel propre* tend à se restructurer comme *Le gaz naturel garde un ciel propre*. C'est là le seul cas où la pression substitutive pèse ailleurs que sur le foyer, une circonstance qui se justifie du fait que le foyer — le ciel — est à son tour un sujet de discours pertinent.

Pour une métaphore dont la structure est binaire et paradigmaticque, l'espace ouvert à l'interprétation va de la simple substitution — *le bouleau* tient lieu de *la fille* ; *Anne chante* tient lieu de *Anne parle harmonieusement* — à l'interaction : dans quel sens est-il légitime de dire qu'une fille est un bouleau ou que la parole d'Anne est un chant ?

En présence de structures complexes, l'éventail des options s'élargit remarquablement, et s'étend d'une simple substitution du foyer à une recatégorisation du sujet primaire sous la pression de son double solidaire du foyer. Face à un énoncé comme *La mer mugit*, on peut simplement remplacer *mugir* par *bruire*, ou bien se demander dans quel sens le mugissement est un bon modèle du bruit de la mer, ou encore projeter le bovin sur la mer pour la changer en bête enragée ou effrayée.

D'autre part, dans le domaine des formes complexes, certains choix interprétatifs préliminaires affectent la structure de l'interaction méta-

phorique. Face à un énoncé comme *La lune rêve*, le choix d'interpréter *rêver* comme le substitut conflictuel d'un procès cohérent — par exemple, de la présence d'une lumière enchanteresse qui fait rêver — enrichit la structure d'un paradigme axé sur le foyer qui serait absent si ce dernier n'était pas soumis à une pression substitutive. Plus généralement, la structure de la métaphore verbale est une structure en équilibre dynamique, qui autorise plusieurs options : au fur et à mesure que la pression substitutive sur le foyer augmente, diminue en proportion la pression interactive du sujet subsidiaire sur le sujet primaire, et vice versa. Au fur et à mesure que le rêve de la lune est interprété comme un simple substitut d'un procès cohérent, la pression de l'être humain sur la lune s'affaiblit.

Une analyse fine des formes du conflit offre finalement une justification supplémentaire à la distinction entre métaphore, métonymie et synecdoque.

La distinction traditionnelle est fondée sur le contenu de la relation entre le foyer — par exemple la dot — et son double virtuel — la femme. Or, la différenciation des tropes sur la base d'une typologie des vecteurs tropiques est une réponse raisonnable, mais il ne faut pas oublier que la question à laquelle elle répond — la question du contenu de la relation tropique — ne se pose que pour les tropes qui présentent une structure binaire axée sur le foyer, et donc pour les tropes dont le foyer est occupé par des noms. Cela veut dire qu'une distinction entre métaphore, métonymie et synecdoque en termes de vecteurs n'acquiert sa valeur qu'à partir d'une délimitation préalable du terrain sur lequel les vecteurs sont effectivement en compétition, à savoir du domaine des noms saturés.

Une fois que l'analyse est restreinte aux noms saturés, la relation entre le foyer et son double est effectivement prête à recevoir un contenu positif et indépendant, mais seulement dans certains cas, à savoir dans le cas de la métonymie et de la synecdoque. Dans le cas de la métaphore, on dirait plutôt que la relation entre le foyer et son double se caractérise du fait qu'il n'est pas nécessaire, bien qu'il ne soit pas exclu, d'identifier une relation préalable d'analogie. La synecdoque et la métonymie exploitent des relations cognitives indépendantes — la structure des objets complexes, les relations actantielles internes aux procès simples et complexes — qui seraient accessibles même si

aucune métonymie ou synecdoque n'avait jamais été créée. La métaphore peut très bien s'appuyer sur des relations d'analogie manifestes et préalables, mais elle se qualifie par sa capacité à nous soumettre un conflit sans solution préétablie, et donc une tâche interprétative indéfiniment ouverte.

4. En guise de conclusion

J'espère avoir montré que l'idée de sens figuré, si elle est redéfinie rigoureusement en termes de signifié et d'interprétation, nous invite à clarifier les aspects de la structure qui, de l'intérieur du signifié complexe, affectent en profondeur l'interprétation des tropes ponctuels. Mais je crois aussi que l'argumentation esquissée jusqu'ici ne représente qu'un premier volet d'une thématique complexe dont les implications vont bien au-delà, pour investir les questions de fond portant sur la nature de la communication humaine.

Interpréter une métonymie ou une synecdoque, nous l'avons vu, consiste en premier lieu à identifier une relation conceptuelle préétablie, comme dans la solution d'une énigme à clé. Cela ne vaut pas pour la métaphore.

En l'absence de rails préétablis, le travail d'interprétation de la métaphore confère à l'interprète un espace virtuellement ouvert, et par conséquent met en relief sa responsabilité, exactement comme l'interprétation non littérale d'énoncés cohérents. Dans les deux cas, l'absence de rails conceptuels et cognitifs préétablis nous oblige à nous confronter avec un fait tellement banal qu'il passe inaperçu : l'interprétation des messages et la réussite de la communication ne sont pas en premier lieu une question de raison pure — de structures de la langue et des concepts — mais une question pratique, de choix, de liberté et de responsabilité. Si l'idée de sens littéral cache derrière les structures codifiées de la grammaire et du lexique les responsabilités de l'interprète comme sujet éthique, l'idée de sens figuré s'efforce de ramener le phénomène incontestable d'un décalage entre signifié et message sous la juridiction d'un ordre supplémentaire de codification, fait de vecteurs et de chemins tracés. Mais la métaphore ne se plie pas à ce jeu. Elle échappe au réseau de contraintes imposées par l'ordre rhétorique à l'espace ouvert de l'interprétation et continue ainsi de nous mettre sous

les yeux, comme le fait l'énoncé le plus banal du quotidien, le fait incontestable qu'aucune règle ne peut prévoir le contenu d'un message à partir du signifié de l'expression qui s'en charge.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Black M., 1954/1962, « Metaphor », *Proceedings of the Aristotelian Society* 55 : 273-294. Réimprimé in M. Black, *Models and Metaphors*, Ithaca-London : Cornell University Press.
- Coates J., 1994, « The negotiation of coherence in face-to-face interaction : Some examples from the extreme bounds », in M. A. Gernsbacher, T. Givón (eds.) : *Coherence in Spontaneous Texts*, Benjamins, Amsterdam-Philadelphia, 41-58.
- Conte M.-E., 1988, *Condizioni di coerenza*, La Nuova Italia, Firenze
- Davidson D., 1978/1984, « What metaphors mean », *Critical Inquiry* 5 ; réimprimé in D. Davidson, *Inquiries into Truth and Interpretation*, Clarendon Press, Oxford.
- Dumarsais, 1988, *Des tropes, ou des différens sens*, Paris : Flammarion.
- Fontanier P., 1968 *Les Figures du discours*, Paris : Flammarion (réunit *Manuel classique pour l'étude des tropes* (1821, 4^e éd. 1830) et *Traité général des figures autres que les tropes* (1827).
- Groupe μ 1970, *Rhétorique générale*, Paris : Larousse.
- Husserl E., 1901/1962, *Logische Untersuchungen*, Band 1, Halle 1900 ; Band II, Halle 1901. Édition critique : *Husserliana*, Vol. XVIII (1975) - XIX, I-II (1984), Nijoff, The Hague. Tr. fr. (de la 2^e éd., Halle, 1922-23) : *Recherches logiques*, Tome I, Paris 1959 ; Tome II, Paris 1961-62.
- Malinowski B., 1923/1952, « The problem of meaning in primitive languages », in C. K Ogden, I. A. Richards, *The Meaning of Meaning*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 10^e éd.
- Pierce Ch., 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés, traduits et commentés par G. Deledalle, Paris : Seuil.
- Perrin L., 1996, *L'ironie mise en trope*, Paris : Éditions Kimé.

- Prandi M., 1992, *Grammaire philosophique des tropes*, Paris : Les Éditions de Minuit.
1998a, « Les motivations conceptuelles du figement », in S. Mejri, A. Clas, G. Gross, T. Baccouche (éds.), *Le Figement lexical*, Tunis, 87-101.
1998b, « Contraintes conceptuelles sur la distribution des mots », Paris : *Langages* 131, 34-44.
- Richards I. A., 1936, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press.
- Saussure F. de, 1916/1978, *Cours de linguistique générale*, éd. critique établie par T. de Mauro, Paris : Payot.
- Todorov T., 1970, « Synecdoques », *Communications* 16.